COPP, Terry et Bill McANDREW, *Battle Exhaustion: Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990. x-249 p. 29,95 \$

Jean-Pierre Gagnon

Volume 44, numéro 4, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304928ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304928ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, J.-P. (1991). Compte rendu de [COPP, Terry et Bill McANDREW, *Battle Exhaustion: Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990. x-249 p. 29,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(4), 593-595.
<https://doi.org/10.7202/304928ar>

COPP, Terry et Bill McANDREW, *Battle Exhaustion: Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990. x-249 p. 29,95\$

Les historiens militaires, centrés sur la tactique et le combat, aiment bien mentionner les actions d'éclat et les gestes héroïques. Mais ils préfèrent souvent passer sous silence le côté humain des affrontements, lorsque, moins reluisant, il risque de jeter de l'ombre sur les organisations et unités impliquées dans l'action. Cette façon d'écrire l'histoire est en train de changer. Le livre de Terry Copp et Bill McAndrew, intitulé *Battle Exhaustion: Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*, en est une autre illustration. Les soldats canadiens ont connu le stress au combat pendant la Deuxième Guerre mondiale. Les auteurs ont pensé, avec raison, que le sujet méritait bien un livre.

Les premières questions qui viennent à l'esprit quand on aborde le problème de l'épuisement au combat concernent les soldats qui en sont victimes. Combien sont-ils? Qui sont-ils? Aujourd'hui, l'officier supérieur à qui la question serait posée reconnaîtrait vraisemblablement que tout soldat, indépendamment de son grade, de son expérience et de sa formation, peut craquer au combat, que chacun a une capacité de résistance différente, mais aussi un point limite, variable certes, mais bien réel. Les auteurs sont d'accord là-dessus. Ils rappellent l'avertissement d'un commandant de bataillon, récipiendaire de nombreuses décorations: «persons who are not exposed to the bullets and shells in a slit trench situation or having to advance over open ground against a determined enemy should be very careful of using the words

“cowardice”, “yellow”, and “malingerer”. Sooner or later, in those circumstances, we would all break down, some sooner than others» (p. 70). Pour les auteurs, il ne fait aucun doute non plus que le *no man's land* entre le courage et la lâcheté n'est pas mesurable tant il est large. Par leurs recherches, Copp et McAndrew en sont venus à la conclusion que la capacité d'affronter le stress au combat n'est pas liée d'abord à la personnalité du soldat. Elle dépend surtout de la qualité de l'entraînement, du leadership et du moral de l'unité à laquelle il appartient. Le contexte et la nature du combat comptent aussi. Voilà des points essentiels pour qui désire comprendre la vie militaire et le comportement au combat.

On peut, par divers moyens de sélection, rejeter des volontaires dont le caractère est jugé inadéquat pour le service militaire. On l'a fait durant la Deuxième Guerre mondiale. On n'a pourtant pu empêcher l'épuisement au combat de faire ses ravages. De plus, par les processus de sélection mis en place au moment de l'enrôlement, on a écarté bien des hommes qui auraient fait de bons soldats. D'ailleurs, à la fin de la guerre, les autorités militaires s'accordaient largement à reconnaître que c'est encore le comportement du soldat à l'entraînement, bien plus qu'un quelconque profil théorique de la personnalité du soldat type, qui fournit le meilleur indice de son aptitude au combat. Autre conclusion importante des auteurs: ce ne sont pas nécessairement les soldats sans expérience du feu qui sont victimes du stress. Bien au contraire, les soldats aguerris, mais fatigués, parfois malades ou non rétablis de leurs blessures, peuvent tout aussi bien tomber d'épuisement. Tout dépend de la situation. À ce propos, les auteurs notent la valeur du *ratio* neuropsychiatrique défini par le docteur Arthur Manning Doyle. Celui-ci a réalisé qu'on ne pouvait tenter une interprétation approfondie des pertes de nature psychique d'une unité, sans tenir compte du stress qu'elle a subi. Il les a donc mesurées par rapport au nombre des pertes au combat (tués, blessés, morts de blessures).

Il faut souligner l'importance du livre de Copp et McAndrew. Ils nous montrent la complexité du problème du stress en temps de guerre. Ils nous renseignent sur les diverses solutions, y compris le resserrement de la discipline, proposées pendant les hostilités pour résoudre le problème des pertes dues à l'épuisement. Ils expliquent les traitements mis de l'avant pour soigner les soldats qui en sont victimes. Les auteurs ajoutent à l'importance de leur étude, en mettant en parallèle les politiques canadiennes, britanniques et américaines.

Ils attirent aussi l'attention sur les problèmes de l'infanterie canadienne et notent qu'en vertu des règles établies, celle-ci héritait trop souvent des candidats les moins qualifiés pour la vie militaire. Ils insistent sur les pertes subies par les fantassins pendant la guerre. Ils mettent en relief le manque de renforts dans l'infanterie et la piètre qualité de ceux-ci, de sorte que les fantassins expérimentés étaient forcés de retourner au combat, sans avoir profité d'un repos suffisant. D'ailleurs, en Italie, comme dans le nord-ouest de l'Europe, les soldats victimes du stress ont été plus nombreux parmi les renforts que parmi les hommes qui provenaient des rangs de l'unité initiale.

On ne pourra plus écrire l'histoire des troupes canadiennes au combat durant la Deuxième Guerre mondiale, sans se rappeler de l'analyse bien menée, novatrice et stimulante de Terry Copp et Bill McAndrew.

Défense nationale

JEAN-PIERRE GAGNON